

CHAPITRE VI

LE SULTAN CHEZ LUI

En 1912-1913, le palais moderne que bâtit à Tanger le dernier sultan Moulay Hafid et qui couvre plusieurs acres de ses immenses pâtés de construction et de ses patios, sortait à peine de terre, et le sultan habitait encore avec tout son monde la vieille kasbah au sommet de la ville.

C'est un vieux château spacieux, incommode, archaïque et irréparable, et en aucune façon il n'était possible de loger avec quelque commodité ou agrément cent soixante huit personnes derrière ses murs croulants.

Si l'on veut bien penser qu'un grand nombre de ces cent soixante-huit personnes étaient des princesses royales, qui, toutes, exigeaient un vaste appartement (sans parler de leur prétention à être l'épouse la plus favorisée), on peut se rendre compte que la solution n'était pas aisée. Même dans les palais les plus luxueux, on dit que les dames du palais font beaucoup de tapage, car la jalousie règne et si l'une d'elles reçoit plus d'attentions, de cadeaux ou de visites que les autres, il se passe souvent des scènes de désordre. La rumeur publique prétend que les arifas, dames chargées de maintenir l'ordre, doivent souvent faire usage du fouet, instrument pareil au « birch rod ».

Les princesses occupaient tous les logements convenables de la kasbah. et le sultan ne disposait pour son usage personnel que de deux chambres mesquines près de l'entrée. C'est que, faute de mieux, il recevait ses hôtes en attendant que l'achat du grand jardin où il voulait construire son nouveau palais lui permît de posséder des appartements plus convenables. Dans ce jardin, il y avait une villa bâtie jadis par le premier propriétaire du jardin, un israélite riche et respecté, qui avait rempli pendant de nombreuses années le poste de vice-consul de Belgique. Cette villa, qui existe encore, est le spécimen d'un goût étonnant, une maison pseudo-mauresque sur laquelle des crépissages et des peintures de toutes couleurs avaient été placardés en une amusante profusion.

Les lions de plâtre qui gardaient l'entrée ressemblaient plus à des roquets malades qu'au roi des animaux et pour les rendre plus attrayants, on les avait couverts de mouchetures rouges.

Une arche ornée de macarons couronnait la porte, et l'ancien propriétaire avait bien voulu faire remarquer à l'auteur que chacun des vingt-deux macarons était peint d'une couleur différente, ce qui se voyait suffisamment. À l'intérieur, une décoration criarde s'était donné libre cours de la façon la plus extravagante.

Les plafonds étaient placardés de protubérances rouge et or. Les moulures poursuivaient leur étrange course tout au long des murs en partie peints, entourant des panneaux de forme bizarre sur lesquels étaient barbouillées des vues de lacs et de montagnes et d'inénarrables barques de pêche, exécutées et signées par quelque génie local.

Des lustres de verre coloré pendaient du plafond et les fenêtres étaient garnies de vitres vertes et rouges.

Le sultan était en extase et il meubla ces appartements étonnants de chaises et de sofas recouverts de peluche rouge et garnis de franges bleues et jaunes.

Aux murs, il accrocha en désordre une vingtaine de pendules de tous modèles, il couvrit les tables de jouets mécaniques, il empila les boîtes à musique dans tous les coins, suspendit des cages à canaris devant toutes les fenêtres et orna la cheminée avec des paniers de fleurs artificielles. Alors il s'assit heureux pour jouir de la civilisation.

Parmi les nombreux jouets mécaniques que Moulay Hafid possédait, il en était un dont l'absurdité dépassait tout ce que j'ai jamais vu.

C'était ou cela avait été un perroquet de grandeur naturelle, posé sur un support de laiton qui contenait une musique.

La rouille et la poussière l'avaient abîmé, et il ne restait plus grand'chose du splendide oiseau qu'un corps en peau de chamois qui avait la forme d'un saucisson bourré, avec les deux perles noires des yeux encore plus ou moins en place, et un bec crochu, qui semblait paralysé. Les jambes s'en étaient allées et la matelassure du croupion était descendue plus bas que le perchoir.

Une longue queue de plumes rouges pendait de côté, et autour de son cou nu ou chichement distribuées sur le reste du corps, on pouvait compter les dernières pennes.

De part et d'autre, à l'endroit où jadis avaient été les ailes, on voyait un assemblage de bois et de fil de fer. Non, rien de plus lamentable que cette relique de perroquet ne pouvait être imaginé. De temps en temps, sans raison plausible, cet étrange jouet se mettait à vivre. Le corps en saucisson se trémoussait, le bec brisé s'ouvrait, la queue de plumes se tournait d'un autre côté et les moignons d'ailes s'ouvraient et se fermaient avec un bruit de serrure. Après un effort considérable, qui donnait l'impression que l'oiseau allait rendre l'âme, les chalumeaux sifflants, cachés dans le socle, commençaient à jouer. La musique allait de pair avec l'oiseau, des notes manquaient et toute la mesure avait monté ou descendu d'un demi-ton formant une inimaginable composition.

Reconnaître l'air était impossible, mais on ne pouvait nier le frémissement de l'exécution. Il semblait qu'il y eût une course entre l'oiseau et la musique pour savoir qui arriverait le plus haut possible.

Tous deux s'excitaient de plus en plus jusqu'à ce que soudain on entendît un long sifflement et un plus long accord chromatique de haut en bas. Avec un cri suppliant et une secousse de sa tête d'ataxique, le perroquet s'affaissait, se pétrifiait une fois de plus dans son attitude désespérée.

Moulay Hafid était parfaitement heureux.

Il se rendait compte qu'après la pompe triste du palais de Fez, il s'était enfin installé dans la vie moderne avec un raffinement plein de goût. Il avait accoutumé d'arriver de bonne heure le matin à la villa et de passer là ses journées; il descendait de la kasbah sur le dos de sa grosse mule caparaçonnée de rouge, de bleu pâle et de jaune, accompagné de cavaliers et d'esclaves noirs courant à ses côtés. Deux vieilles femmes, une négresse et l'autre berbère, le suivaient montées sur de belles mules et étroitement voilées.

La négresse était sa vieille nourrice et la femme berbère sa diseuse de bonne aventure dont on a parlé précédemment.

Lorsqu'on arrivait au jardin, la série habituelle des mésaventures commençait. Un jour, une de ces dames tombait de la mule qui faisait des galipettes; la clef de la villa était perdue et l'on

devait forcer une fenêtre pour entrer, après que chacun avait fait des embarras pendant au moins une demi-heure pour essayer de retrouver la clef. Puis on envoyait chercher un charpentier pour réparer la fenêtre. Soudain l'esclave se souvenait que de crainte de la perdre, elle avait attaché la clef à une ficelle pendue à son cou, là où elle se trouvait encore.

Le déjeuner arrivait, apporté de la kasbah sur la tête des esclaves, grands paniers de pain frais, bols de lait, gâteaux tièdes roulés dans le beurre et le miel, des pâtisseries indigènes excellentes, et une quantité de plats de fruits, des douceurs, du thé et du café servis sur d'immenses plateaux d'argent. C'était une sorte d'ambigu d'abord présenté au sultan et à ses amis, qui passait ensuite aux « courtisans » et finalement échouait chez les jardiniers, les esclaves et domestiques. Ceux-ci, quelle que soit la quantité de nourriture qu'on ait pu leur donner, laissaient les plats complètement nettoyés.

À cette époque les ouvriers avaient commencé à bâtir le grand palais long de cent yards et au delà, et le sultan visitait les travaux, prenant un très intelligent intérêt à tous les détails.

Puis il revenait à la villa, où il recevait les visiteurs indigènes et où l'on discutait de questions littéraires ou religieuses.

Moulay Hafid n'est pas un auteur négligeable et ses poésies lui auraient, s'il les avait publiées à cette époque, attiré de grandes louanges en même temps que beaucoup d'ennemis.

Aujourd'hui il n'y a plus de raison de garder le silence. L.,"; circonstances ont changé.

N'était-ce pas lui qui écrivait :

« À la fin du monde, les gens de Tanger comparurent au tribunal du Jugement dernier et le Juge suprême dit : « Sûrement, vous êtes les derniers et les pires de tous les hommes. Comment cela se fait-il ? » Et ils répliquèrent: « Nous avons péché, nous avons péché ! mais notre gouvernement était international, et nous étions administrés par tous les représentants de l'Europe. ».

« Et Dieu dit: « Sûrement vous avez été assez punis. Entrez au paradis. »

Seuls ceux qui ont connu l'expérience du gouvernement international de Tanger peuvent apprécier ces vers. N'écrivit-il pas aussi ce qui suit, dans le moment où il était en conflit avec le gouvernement français: « N'est-ce pas la volonté évidente de Dieu ? N'a-t-il pas donné l'intelligence même au chien, un peu moins c'est vrai qu'à l'éléphant, mais un peu plus qu'il n'en a accordé à l'administration française. »

Quand Moulay Hafid acheta la propriété Ravensrock à Tanger, qui, pendant de longues années, avait été la résidence de sir John Drummond Hay, il commença à faire abattre tous les beaux arbres qui faisaient le charme de la propriété.

Beaucoup de gens de race arabe ont de l'aversion pour les arbres, ce qui est sans doute une des raisons pour lesquelles le Maroc est si dénudé.

Les uns après les autres les grands pins et les eucalyptus tombèrent, mais bien qu'un grand nombre d'ouvriers fussent occupés à cette besogne, le travail n'avancait pas assez vite au gré de Sa Majesté.

Un jour quelqu'un proposa d'employer la dynamite qui ferait le travail plus rapidement, et aussitôt le sultan dépêcha quelqu'un pour acheter des cartouches aux Espagnols qui s'en servaient pour pêcher en mer.

J'étais avec le sultan lorsque le commissionnaire revint. Il s'arrêta devant nous, et retournant d'un seul coup sa jellaba, jeta sur le sol à nos pieds deux douzaines de cartouches très sensibles. Ce fut un miracle qu'elles n'explosassent pas. Quelques minutes après le travail

commença.

Des trous furent rapidement percés près des racines et les charges placées. Les mèches furent allumées et des groupes de bûcherons se sauvèrent hors de portée.

On entendit un craquement et quelque géant de la montagne s'écroura sur le sol, à la grande joie de Moulay Hafid.

Ce fut la destruction sans pitié de ce qui avait demandé des années de soins à faire pousser, mais rien ne put persuader le sultan de laisser subsister cette belle forêt.

Seule, une intervention particulière fit épargner quelques-uns des plus beaux arbres, mais quelques-uns seulement. Une des principales raisons de la destruction fut que Moulay Hafid craignait d'être assassiné et qu'il voulait supprimer les arbres pouvant servir de cachette aux meurtriers.

L'ex-sultan était un joueur passionné de bridge et il jouait chaque fois qu'il en trouvait l'occasion.

Une de ces occasions était la visite du dentiste.

Ses relations avec son dentiste espagnol ayant été très tendues à la suite d'un différend au sujet du prix d'un lion, il avait été forcé de chercher ailleurs quelqu'un qui pût lui donner les soins dentaires dont il avait besoin de temps à autre. La fortune le favorisa, car il découvrit un excellent dentiste américain qui venait d'arriver. Une étroite amitié se noua entre le sultan et lui et le bridge prit la place de la stomatologie.

Quand l'Américain arrivait avec sa timide infirmière et ses instruments de torture, il était aussitôt invité à s'asseoir pour jouer aux cartes.

L'assistante était jeune et rougissante, habituée à s'intéresser à des jeux d'enfants plus qu'au bridge. On trouvait un quatrième partenaire et la partie mal assortie commençait. Le sultan s'amusait énormément. Il gagnait généralement, peut-être un peu parce qu'il ne permettait jamais à la jeune dame tremblante d'être sa partenaire. De cette façon toute l'après-midi passait et le soir Moulay Hafid montrait avec une grande joie les quelques francs gagnés.

On jouait à un centime le point, ainsi la partie n'était pas dangereuse, mais si riche que fût le sultan, il se réjouissait plus de son humble gain au bridge que de ses richesses en banque.

Le meilleur de la joie du sultan lui venait de ce qu'il pensait « refaire » le dentiste. - Il vient, disait le sultan, pour me martyriser et me prendre mon argent, et moi je lui gagne des sous ! Des semaines passaient. De temps en temps une après-midi était réellement employée aux soins dentaires, mais il y en avait beaucoup plus d'occupées au bridge, et chaque fois le sultan gagnait. Mais il fallut en finir. Les dents étaient parfaitement arrangées, il n'y avait plus rien à faire, sinon à payer la note, et dans la note le dentiste avait naturellement compté les heures passées au bridge. À tant de l'heure, ce fut le bridge le plus coûteux que Moulay Hafid ait jamais joué.

La façon de jouer du sultan était très particulière. Il n'était pas permis d'insinuer que les irrégularités qui survenaient dans le jeu fussent dues à autre chose qu'à des accidents, mais ces accidents étaient très nombreux. Le sultan qui, toute sa vie, avait été habitué à s'asseoir accroupi, se fatiguait vite d'être assis sur une chaise. Il s'agitait et plaçait ses jambes sous lui, mais les chaises ordinaires ne sont pas faites d'habitude pour qu'on s'accroupisse sur elles, surtout les gens corpulents. Aussi plaçait-on généralement un fauteuil pour Sa Majesté. Il s'y asseyait, changeait sans cesse de position, se tortillait pour se délasser et mieux caser ses jambes volumineuses. Ces secousses l'amenaient souvent à se pencher nettement vers la droite ou vers la gauche et, si les partenaires ne tenaient pas leurs cartes bien droites, c'était tant pis

pour eux.

Quelquefois, lorsqu'il jetait une carte, ses longues manches balayaient les levées déjà faites et l'on ne pouvait plus s'y reconnaître. Fréquemment, un as inattendu apparaissait pour la deuxième fois dans la même partie, ramassé sur le sol par erreur, sans aucun doute, et pour s'excuser d'avoir fait à tort « une renonce », il disait d'une voix plaintive : « Je suis un chanceux. »

Quand il gagnait, il était de bonne humeur; quand il perdait, il boudait, mais il ne perdait pas souvent. C'est un trait du caractère des Marocains qu'ils délestent perdre au jeu, même si l'enjeu n'est pas important. J'ai vu jouer des parties d'échec, habilement et rapidement, où le perdant insistait pour continuer à jouer, jeu après jeu, jusqu'à ce qu'enfin, en désespoir de cause, le vainqueur le laissât gagner.

Moulay Abd-el-Aziz lui, avait une singulière manière de marquer les points au cricket. Quand il était sultan, il avait l'habitude de jouer au palais, quatre dans chaque camp. On tenait soigneusement le compte, mais sans inscrire les noms. Quand le jeu était fini, le sultan lui-même plaçait les noms en regard du résultat, mettant toujours le sien du côté des gagnants. Puis il inscrivait le nom du joueur qui lui avait plu au cours de l'après-midi, et ainsi de suite, la plus mauvaise place étant donnée au partenaire le moins bien en cour.

Le carnet de comptes était soigneusement conservé et souvent consulté par le sultan qui disait : « Ce fut une belle soirée, je marquai 61 points et Harris 48. X... a joué abominablement et n'a marqué que 2. »

Cependant c'était un fait que Sa Majesté elle-même avait marqué 2 et Harris rien du tout. C'est un fait aussi qu'on n'a aucun droit en présence d'un monarque absolu, pas même celui de le battre au cricket. Je me souviens de la première partie de bridge que je jouai avec Moulay Abd-el-Aziz. C'était dans ma propre maison, à l'issue d'un dîner européen, le premier auquel le sultan assistait.

Il y avait les ministres anglais et français et le personnel des deux légations. C'était un repas de cérémonie. Le sultan s'assit au haut bout de la table et mangea très peu; il n'était pas alors habitué aux fourchettes et aux couteaux. Après dîner, on s'installa pour jouer au bridge. Le sultan et sir Reginald Lister, qui représentait alors la Grande-Bretagne au Maroc, jouaient contre un membre de la légation de France et moi-même. Nous coupâmes pour la donne et je tirai la plus basse carte. Le sultan était assis à ma gauche. Je donnai et déclarai cœur. « Je ne puis pas jouer cœur, dit Sa Majesté brusquement, je n'en ai pas un seul. Donnez-moi vos cartes ! ».

Et je fus obligé de lui passer l'excellent cœur que j'avais déclaré en échange de ses treize mauvaises cartes contenant seulement un petit atout. Mais nous avions à jouer un cœur, nous le jouâmes et nous perdîmes cinq tricks à la grande joie du sultan. Heureusement, nous ne jouions pas d'argent.

Ce ne fut pas le seul incident amusant de ce dîner. Il y avait eu une longue discussion diplomatique au sujet de l'étiquette à observer vis-à-vis de l'ex-sultan, car c'était le premier dîner européen auquel il assistait et cela devait constituer un précédent.

Il fut décidé que les hôtes arriveraient à 8 heures exactement et le sultan à 8 h. 15. Je rencontrerais le sultan à la porte et je le conduirais au salon, je le présenterais aux ministres anglais et français qui, en retour, lui présenteraient leurs personnels,.

Tout cela était très joli sur le papier, mais Abd-el-Aziz, qui s'intéressait vivement à la réunion, au lieu d'arriver à 8 h. 15 arriva à 5 heures du soir. Il s'excusa d'être un peu en avance et exprima le désir de voir les préparatifs. Deux minutes après, il était à la cuisine, où sa sacrée

LE MAROC DISPARU

et auguste présence, car il est un « descendant du Prophète et, aux yeux de ses concitoyens, le commandeur des croyants, jeta le trouble parmi les cuisiniers et les domestiques indigènes. Mais les fours furent ouverts, les casseroles découvertes, les cuillers y plongèrent, leur contenu fut examiné, la machine à glace dut être méticuleusement expliquée et mille et une questions suivirent.

Le garde-manger occupa un certain temps l'attention de Sa Majesté. Il ne s'intéressa pas moins à un chemin de table et à la disposition des assiettes.

Pendant que je m'habillais pour dîner, il s'assit et poursuivit la conversation avec mes serviteurs indigènes, le sultan conservant toujours sa dignité et la domestique son respect, tous restant parfaitement à leur aise.

Le Marocain a presque toujours les manières d'un parfait gentleman, quelle que soit sa position sociale, et le sentiment national est essentiellement démocratique.

Ce fut un incident fréquemment renouvelé au cours des dîners que j'offris depuis en l'honneur des deux sultans que de les entendre au cours du repas appeler un domestique pour lui demander confirmation d'un récit ou pour lui faire dire l'opinion admise par le peuple marocain sur un sujet quelconque de discussion.

A 8 heures, les hôtes arrivèrent et Moulay Abd-el-Aziz, qui devait arriver à 8 h. 15 selon le programme, dut être caché, en attendant, dans une cage d'escalier.

Il était habillé de très beaux et amples vêtements blancs, et par la suite tous mes hôtes me dirent combien ils avaient été frappés de son allure et de sa dignité quand il entra et pendant la présentation des invités.

Ils n'apprécièrent pas moins le charme de ses manières, la douceur de sa voix et une intelligence qui rendaient Moulay Abd-el-Aziz peut-être la plus attachante figure du Maroc d'alors...

Quand le moment arriva pour le sultan de prendre congé, il m'appela dans un coin et me dit qu'il avait dans son palais une installation de cuisine, mais qu'il n'en avait jamais fait usage. Il eut l'amabilité de me dire que l'excellence de mon dîner l'avait convaincu de l'utiliser. Il me demanda si j'avais un sac de charbon à lui donner parce que lui n'en avait pas, et qu'on ne pouvait pas brûler autre chose dans sa cuisinière.

En quelques secondes mes domestiques, avec leurs plus belles livrées, eurent rempli un sac de charbon dans le réduit.

Quand il fut prêt, le sultan prit congé. Les hôtes se levèrent. Le sultan toucha les mains de tous et je le reconduisis jusqu'à la porte. Une magnifique mule caparaçonnée l'attendait et des esclaves montés étaient près de la porte.

Sur une seconde mule, il y avait un officier de sa maison, magnifiquement habillé d'habits blancs, qui s'efforce de se maintenir en équilibre devant lui en travers de la selle le sac de charbon bourré à éclater.

J'avais toujours eu le grand désir de réconcilier les deux sultans Moulay Hafid et Moulay Abd-el-Aziz, mais je n'y avais jamais réussi : Moulay Hafid avait détrôné son frère et celui-ci n'avait aucune raison de lui en être reconnaissant.

De son côté Moulay Hafid accusait toujours Abd-el-Aziz d'avoir ruiné le Maroc et d'avoir répandu la semence qui avait amené pour le Maroc la perte de son indépendance. Il y avait encore la question des préséances.

Moulay Abd-el-Aziz avait été sultan le premier et réclamait la première place. Moulay Hafid la réclamait également parce qu'il avait été sultan le dernier.

Après plusieurs tentatives infructueuses, je les persuadais tous deux qu'ils pouvaient se rencontrer par hasard dans la rue et échanger un salut. Pendant des mois, ils ne se rencontrèrent pas, mais un jour, à un tournant de rue leurs mules se heurtèrent.

Les deux sultans furent tellement surpris qu'ils oublièrent complètement ce qui était convenu, se tournèrent le dos et s'éloignèrent aussi vite que leurs montures le leur permirent.

Immédiatement après la réconciliation, si l'on peut appeler cela une réconciliation, entre Moulay Hafid et les autorités françaises, l'ex-sultan donna un dîner aux membres de la légation et un grand nombre d'autres fonctionnaires français, dans une charmante villa qu'il avait momentanément louée sur le Marshan à Tanger. Comme il ne savait pas exactement qui il devait inviter, il avait laissé le choix des hôtes au chargé d'affaires français qui établit une liste.

Le jour du dîner arriva et les hôtes firent comme lui. Parmi eux se trouvait le très capable et excellent commissaire de la police française, que le sultan n'avait jamais rencontré.

Les présentations se firent et le sultan, me prenant à part, me demanda qui étaient certains des hôtes qu'il ne connaissait pas.

Quand je l'informai que l'un d'eux était le commissaire de police français, il fut mal à l'aise et une ombre passa sur son visage.

- Que pensez-vous qu'il soit venu faire ? me demanda-t-il nerveusement.

Voyant la possibilité de faire une farce à Sa Majesté, j'hésitai un moment et après beaucoup d'excuses, j'informai le sultan que bien des histoires couraient sur sa façon de jouer au bridge. Personne, ajoutai-je, n'y croit, mais naturellement les autorités françaises seraient heureuses d'y mettre un terme et c'est pour cela qu'on avait décidé d'envoyer très confidentiellement le commissaire de police pour surveiller le jeu de ce soir.

Aussitôt qu'on aurait constaté que le jeu de Sa Majesté était au-dessus de tout soupçon, un démenti officiel serait donné à ces inquiétantes rumeurs.

Le visage de Moulay Hafid fut voilé, pendant tout le dîner, d'une gravité inhabituelle.

Lorsque les hôtes eurent passé au salon, on s'assit pour le bridge. Le commissaire, qui ne jouait pas, fut à dessein invité à s'asseoir près de Sa Majesté. Le sultan était énervé. A chaque instant, il s'agitait sur sa chaise, se penchait à droite et à gauche, mais en s'efforçant de fixer les yeux sur son jeu.

Pas une seule fois, il ne laissa tomber ses cartes par terre, pas une seule fois ses larges manches n'éparpillèrent les tricks, pas une seule fois il ne fit une fausse renonce.

Il perdit jeu sur jeu et sa détresse faisait peine à voir. Entre deux parties, un hôte s'approcha et demanda, poliment:

- Est-ce que Votre Majesté gagne ?

- Gagner ? cria le souverain dont tous les plans avaient été dérangés. Gagner, comment voulez-vous que je gagne quand il y a une horreur de policier qui surveille toutes les cartes que je joue !

Et l'auteur dut expliquer le complot à toute l'assemblée.

Moulay Hafid était un parfait amphitryon et n'était jamais si heureux que lorsqu'il avait des

LE MAROC DISPARU

invités. Ses dîners étaient bons et toujours amusants et ses hôtes, Européens ou indigènes, convenablement choisis. Une fois, quelques charmantes et aristocratiques dames françaises visitaient le Maroc. Et parmi les fêtes données en leur honneur par le corps diplomatique, s'intercala un dîner chez Sidi Mehdi el Menhebi, ex-ministre de la Guerre. À ce banquet, le sultan présidait.

Les très distinguées invitées avaient fait l'acquisition de costumes marocains et il avait été convenu qu'elles viendraient à cette fête vêtues de leurs nouveaux vêtements.

Le résultat fut charmant. Si charmant qu'on décida, d'envoyer chercher le photographe pour faire un groupe. À son arrivée, on plaça les hôtes. Moulay Hafid s'assit sur un divan garni de coussins, entouré des dames dans leurs costumes mauresques. Les hommes se placèrent debout derrière.

La photographie eut un grand succès, mais causa une tragédie, car Moulay Hafid plaça une grande épreuve du groupe sur la cheminée du salon de sa villa. Les dames de la kasbah n'y venaient jamais, mais un jour la vieille Berbère dont j'ai déjà parlé entra dans la pièce et avec ses yeux d'aigle découvrit la photographie. Dans son esprit, la perversité du sultan ne pouvait être mieux démontrée que par ce portrait, où l'on voyait un sultan assis au milieu d'un essaim de jolies femmes européennes et entourées d'Européens. Rien de plus choquant à ses yeux qu'une pareille assemblée. Non seulement, il apparaissait que Moulay Hafid avait fait la fête avec des dames autres que les siennes, mais surtout il n'avait pas hésité à la faire en présence de « chrétiens ». Aussi la photographie fut-elle emportée sous ses larges vêtements à la kasbah et exhibée aux femmes ébahies et outragées du sultan. Moulay Hafid était ce jour-là à la chasse et c'est lui-même qui raconta à l'auteur ce qui survint à son retour. Aucune de ses femmes ne l'attendait dans le patio, d'esclaves pas, sauf une ou deux. Pas un mot de bienvenue, pas une question au sujet de sa journée de chasse.

Visitant l'appartement de l'une de ses épouses impériales, le sultan eut la mortification de la voir sortir par une porte, tandis qu'il entrait par l'autre. Il l'appela, mais elle fit semblant de ne pas entendre. Il chercha consolation autre part, mais sans plus de succès. Il était excommunié, mis au ban, aucune de ses femmes ne voulait lui parler.

Il n'en connut naturellement pas la raison et ne put obtenir aucune explication.

Il dormit dans son petit salon de réception près de l'entrée, et espéra pour le matin une amélioration de la situation, mais ce fut en vain.

Alors la vieille femme qui avait donné la photo aux femmes du sultan, inquiète, avoua sa faute, mais les dames du harem firent des difficultés pour se laisser convaincre et il fallut que l'auteur, convoqué, expliquât l'aventure à quelque invisible personne cachée derrière un rideau pour que la paix et la tranquillité renaissent dans le harem du sultan.

Et c'est pourquoi le sultan disait ensuite: « Il y a en Europe quelques institutions préférables aux nôtres. La monogamie a ses avantages; quand un homme est querellé, il n'a affaire qu'à une femme, tandis que Nous ! ».

L'ex-sultan avait une très nombreuse famille de jeunes enfants, qu'il aimait beaucoup et en compagnie desquels il passait de longues heures. Ils étaient et sont aujourd'hui parfaitement bien élevés, distingués, habillés avec élégance. J'aimais à aller les voir dans le jardin de la kasbah. Il y avait là quelques esclaves noires et de dix à vingt enfants ayant environ sept ans et dont la couleur allait du foncé au clair.

Je dis une fois à Moulay Hafid qu'ils étaient nombreux. Il rit et répliqua qu'ils n'étaient pas tous là et qu'il y en avait en tout vingt-six ayant moins de six ou sept ans. Il était certainement un bon père pour ses nombreux rejetons. Durant toute la guerre, il fut séparé d'eux. En 1914,

il alla en Espagne, où ses relations avec l'ambassade allemande le firent accuser d'organiser des séditions au Maroc; sa pension fut supprimée et il reste aujourd'hui en exil ⁽¹⁾.

Tous ceux qui l'ont connu au milieu de sa famille et qui peuvent témoigner de son amour pour ses enfants désirent, si ses agissements en Espagne n'ont pas été autre chose qu'un moment d'égarement, qu'il lui soit permis une fois de plus de retrouver son « home ».

¹ Moulay Hafid est aujourd'hui rentré en grâce et touche une pension du gouvernement français.